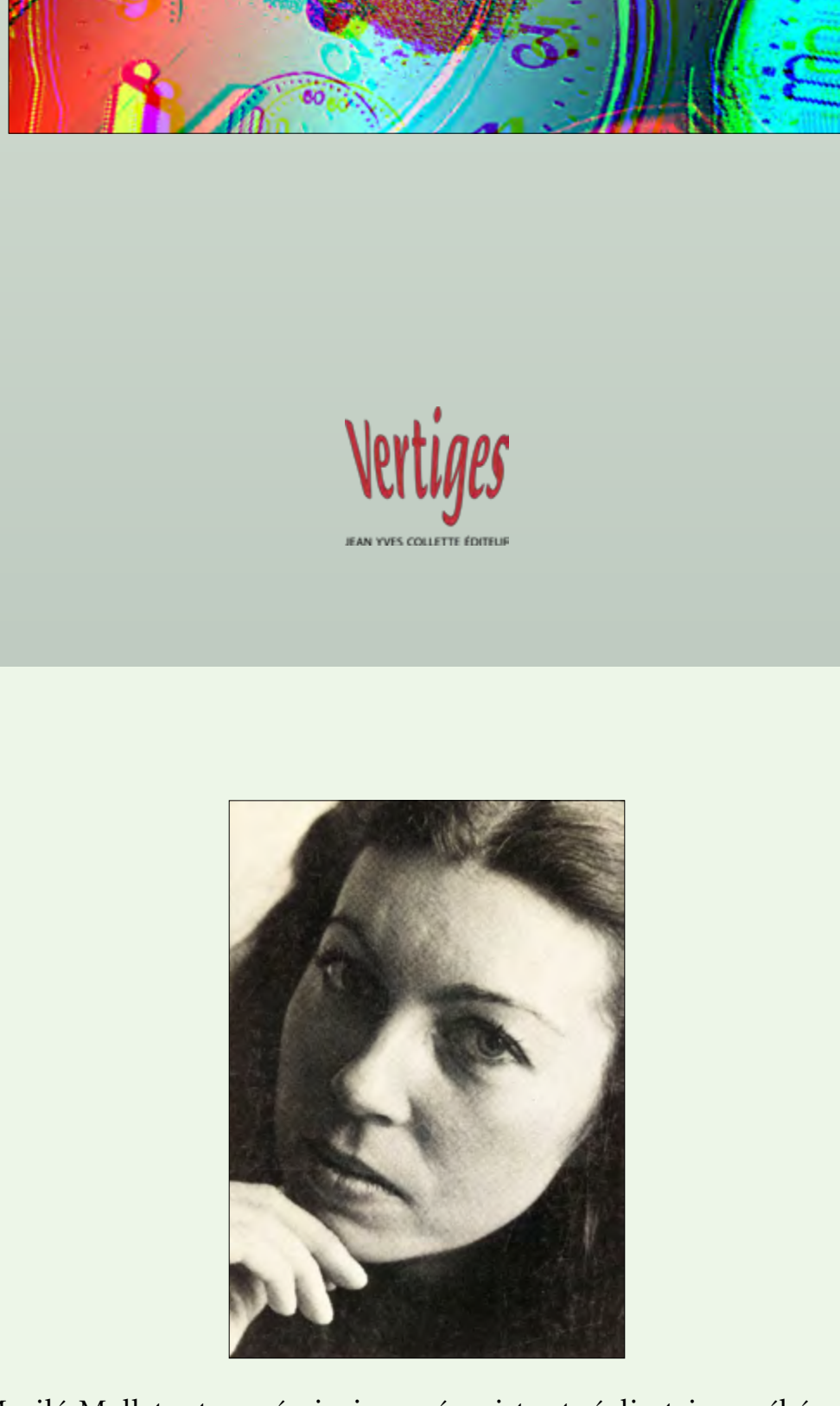


Marilú Mallet

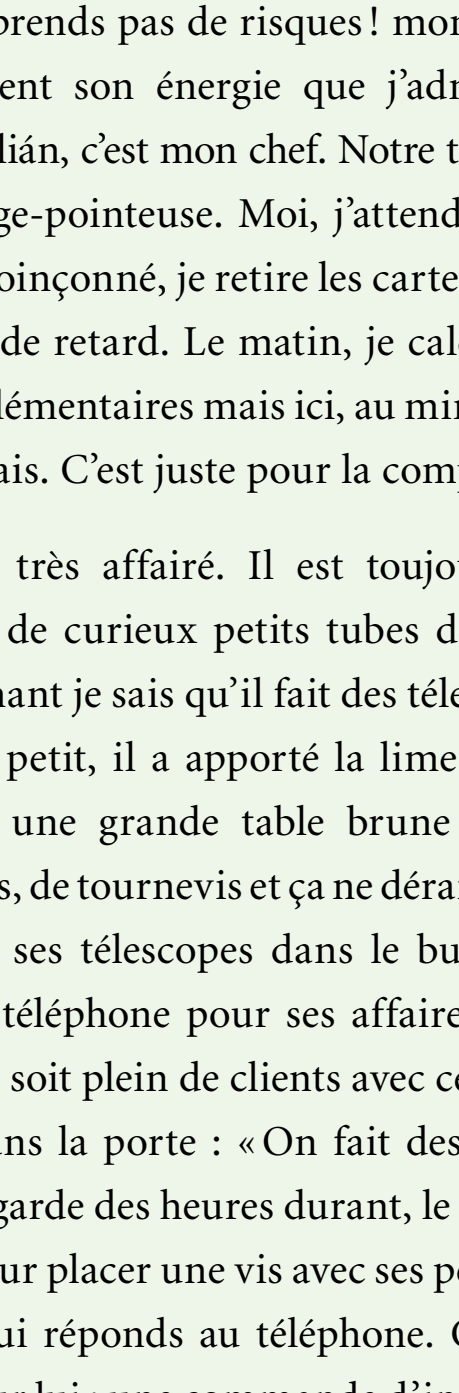
Les Compagnons de l'horloge-pointeuse

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOUIL



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTTE ÉDITEUR



Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Guy Borremans (1982).

Les Compagnons de l'horloge-pointeuse

TITRE ORIGINAL : *Los compapneras del reloj control*

OUI, JE LE SAIS que je suis gros, que je suis ennuyeux ; je le sais bien, je m'en rends compte tous les jours quand j'arrive au bureau et que je commence à bouger le pied sur la latte du parquet qui est décollée. Comme ça, sans y penser : c'est une manie que j'ai depuis qu'on est installé ici, dans l'édifice central de l'avenue Alameda et ça fait dix ans qu'on y est. Je ne vois pas ce que je pourrais bien faire de ma journée ; ce n'est pas l'imagination qui me manque mais j'ai pas tellement envie de me lever. Des fois, je changerais mon bureau de place ou j'arrêteraïs de dire bonjour aux autres mais la vérité, c'est que je prends pas de risques ! monsieur Julián, c'est justement son énergie que j'admire le plus. Monsieur Julián, c'est mon chef. Notre travail à nous, c'est l'horloge-pointeuse. Moi, j'attends que tout le monde ait poinçonné, je retire les cartes et je calcule les minutes de retard. Le matin, je calcule aussi les heures supplémentaires mais ici, au ministère, on ne les paie jamais. C'est juste pour la comptabilité.

Le chef est très affairé. Il est toujours en train d'assembler de curieux petits tubes de verre. Bien sûr, maintenant je sais qu'il fait des télescopes parce que, petit à petit, il a apporté la lime et les autres outils ; il a une grande table brune couverte de pinces, de vis, de tournevis et ça ne dérange personne qu'il monte ses télescopes dans le bureau et qu'il se serve du téléphone pour ses affaires. Ou que le petit canapé soit plein de clients avec cet écriteau de plastique dans la porte : « On fait des télescopes ». Moi, je le regarde des heures durant, le temps que ça lui prend pour placer une vis avec ses petites pinces ! C'est moi qui réponds au téléphone. C'est presque toujours pour lui : une commande d'instruments de mesure ou bien un appel des nains. Monsieur Julián est tout maigre et nerveux. Sa femme aussi. Ça fait vingt ans qu'ils sont mariés. Leur premier, ça été un nain, le deuxième aussi. Le troisième était normal et le dernier, encore un nain. Des fois, je me dis que ces enfants-là, ils ont dû les adopter. Il en a de la patience, monsieur Julián ! De le voir, ça me donne envie de me marier ou de déplacer mon bureau mais tout ce qui se passe, c'est que je suis maintenant à la deuxième section du journal et que je me balance encore la jambe, le pied sur la latte décollée. Le journal, je le lis toujours en entier. Je ne saute même pas les décès. C'est drôle, les décès... enfin, pas tant que ça. En fait, je m'ennuie tout le temps. Peut-être parce que je vis tout seul. Encore que j'äie eu de la chance de trouver pension si près de mon travail. Ils ne donnent pas le déjeuner mais pour ce que ça me coûte, je ne peux pas en demander trop. En plus, la maison est antisismique ! C'est le principal. Antisismique et avec l'eau chaude.

— Alors, ça va mon gros Azucenas ?

C'est Guzmán qui vient échanger le journal. Lui, il en achète un autre. À dix heures, on fait le premier échange. À onze heures, le deuxième avec les gars du bureau. Mais c'est toujours les mêmes nouvelles. À une heure, on va dîner tous ensemble dans le quartier Mapocho en passant par la rue Bandera. Je rentre de bonne heure. Monsieur Julián, lui, reste au bureau. Il apporte un casse-croûte, ou alors un nain vient lui porter de la popote chaude. Il a souvent des problèmes de vis qui ne vissent pas. L'après-midi, les clients arrivent et le bureau se remplit. À propos de nouvelles, j'en ai appris une bien surprenante aujourd'hui. J'en parlais avec Guzmán en mangeant au Pescado Frito. Incroyable que ça se passe au Chili et en plein vingtième siècle encore ! Pauvres gens ! Vivre si loin ! On ne savait même pas où c'était... Tout à l'heure, j'ai regardé une carte et le village n'était pas loin de la Serena. Encore plus loin que le village de Gabriela Mistral, beaucoup plus loin, dans la cordillère. Je voulais montrer ça à monsieur Julián mais il est absorbé par un boulon minuscule. Guzmán a demandé par l'interphone si je pouvais lui apporter la carte et, avec ceux du bureau 714, on se met à regarder le village où il y a eu l'inondation. Tout le monde a quelque chose à dire, surtout Lucy Varela et l'autre secrétaire qui organisent souvent des réunions, des manifestations et des tas d'activités. Elles disent qu'on ne peut pas rester là, à ne rien faire. Et moi, maintenant, je pense que j'ai parlé un peu trop vite. Je voulais faire quelque chose de spécial, quelque chose qui leur montre que moi aussi, je suis quelqu'un. Alors, malgré que je ne parle pas trop bien, me voilà en train d'organiser une collecte. J'ai parcouru tout le septième étage, et puis le sixième, le journal à la main. Il faut voir ce que les gens ont apporté ! Ça ne rentre déjà plus dans mon armoire : dix kilos de lentilles, cinq kilos de haricots, quarante boîtes de lait en poudre, trois boîtes de vieux vêtements. Le chef m'a regardé de travers mais j'ai continué quand même. Quelqu'un m'a dit d'aller demander de l'aide à un autre ministère. C'est une bonne idée !

C'est le troisième jour de collecte. Tout est dans le couloir. Et je suis en retard dans mes vérifications.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, monsieur Julián ?

Lui, il ne sait plus quoi faire de sa clientèle. Les plus petits nains sont à la porte pour les recevoir. Mais pensez-y, monsieur Julián, c'est un désastre ! Vingt jours sans manger ! Coupés de tout ! La solidarité, c'est quelque chose...

— Vous comprenez, monsieur Julián ? Il faut les aider !

Je suis allé au ministère des Affaires culturelles avec Guzmán. Quand on va aller porter les dons, on aura avec nous une troupe de ballet et un film. Ça, c'est de la coopération ! Ils me disent :

— Bravo, le gros Azucenas ! T'as bien fait de laisser tomber l'horloge !

Je n'avais jamais remarqué que le monde n'aimait pas poinçonner. On va aussi avoir des couvertures militaires de la Défense nationale et on va tout apporter dans leurs camions. Et dire que je n'ai fait que me promener avec le journal et sa nouvelle... en disant mon petit mot, bien sûr. Mais maintenant, je connais la musique. J'ai bien maigri mais ça vaut la peine.

La collecte va se terminer le vendredi treize. Pas parce qu'on le veut, mais parce que le secrétaire du ministre est venu et a dit que la cause était juste mais que ça retardait le travail. C'est vrai que les fonctionnaires restent à parler dans les couloirs. Il y en a même qui sortent pour leurs démarches personnelles. Mais il n'y a plus d'espace pour travailler, il y a des boîtes dans tous les coins, des vêtements, des souliers, de la nourriture. Ça prouve que l'affaire a bien marché, tout est occupé : les couloirs, les pièces, les toilettes, les chaises, les bureaux, les armoires. Je ne sais pas pourquoi tout le monde me demande la permission de sortir comme si c'était moi le patron. Bien sûr, je m'occupe toujours de horloge mais c'est un autre monde que celui où je vis. Nous partons samedi pour le village avec les trois camions de l'armée et un autobus pour le ballet.

— Eh bien, si vous ne me donnez pas l'autorisation d'y aller, monsieur Julián, je prends mes six jours de congé de maladie. Vous comprenez qu'une tâche pareille, ça ne se laisse pas au premier venu, c'est trop de responsabilité ! Et les laisser y aller tout seuls, ce n'est pas une solution non plus ! C'est comme si vous donniez à vos clients des télescopes en pièces détachées !

Là, il a compris. Et Guzmán et moi, on est en camion, en route pour le village. Et par chance, moi, je suis dans le camion des infirmières. L'officier Fuenzalida est au volant, puis il y a mademoiselle Liliane, mademoiselle Gladys et moi, collé sur la porte. Parce qu'elles sont aussi grosses que moi, il faut le voir pour le croire... Elles travaillent au Service national de la santé et viennent pour soigner les blessés. Le journal dit qu'il y en a, et beaucoup. Ça passe vite quand on parle, et puis on est quand même parti à sept heures du matin, c'est tellement loin. Et moi, à chaque tournant, je lui touche la jambe... Gladys, elle m'a dit de l'appeler Gladys, me fait de petits sourires. Eh, Guzmán ! Moi qui n'ai jamais eu de succès avec les femmes, faut bien que je s'arrête. C'est que je suis timide, moi. Quand on s'est forcé de l'essence, l'officier est descendu et Liliane aussi. Gladys et moi, on est resté tout seuls. Comme elle se serrait contre moi, il fallait bien que je fasse quelque chose alors, je lui ai entaillé les épaules, je l'ai caressée comme ils racontent au ministère et, sans le vouloir, je lui ai touché un sein. Je pensais que c'était mou et elle, elle me faisait un petit sourire en coin. Les autres sont revenus et comme on avait l'air drôle, ils nous ont demandé ce qu'il y avait.

— Une farce cochonne, a dit Gladys.

Alors, moi :

— Pas tant que ça ! Pas tant que ça !

Elle m'a dit qu'elle habitait du côté de Santa Rosa, près de l'avenue Matta. Elle est séparée et mère d'un petit garçon. On a parlé du Service, de son travail... Et on est descendu à Los Vilos pour dîner. Avec les fruits de mer, on s'est offert un petit vin blanc qui nous a réjoui le cœur et, c'est drôle, je me suis mis à raconter des histoires. Celles que j'entends tout le temps au ministère, bien sûr. On a jéré de mon travail et aussi du voyage parce que j'ai vu un homme avec un grand manteau noir et un chat noir. Je crois à ces choses-là, moi. Et on l'a revu dans le coin de Tongoy et le voir deux fois dans la même journée, ça m'a fait froid dans le dos. Un peu plus tard, on s'est arrêté pour prendre une bière et on en a parlé un peu. On est arrivé à la Serena, on est passé près du village de madame Mistral et on a pris la route de la montagne. Il fallait me voir, assis entre les deux, j'étais en confiance, mes bras autour de leurs épaules et une pincette de temps en temps. « Elles avaient de ces cuisses, Guzmán ! Mais où étais-tu passé toi ? On ne te voyait nulle part ! » Et moi qui me sentais gros et ennuyeux !

On était en pleine cordillère, on approchait du village. Ce n'était pas possible ! Il n'y avait rien. Pas d'inondation. Rien. Rien du tout. Personne. On a fini par dénicher un vieux qui nous a dit que tout le monde était aux champs jusqu'au coucher du soleil. On est tous descendu. C'était un drôle d'endroit : il n'y avait pas de place publique, pas d'arbres, juste une espèce d'épicerie sur un coin et la rue principale. Liliane parlait du chat et de l'homme au grand manteau noir. Le soir, quand les gens sont arrivés, ils nous ont regardés curieusement. Le vieux s'est mis à jouer de la trompette et le choc, ça été de voir encore l'homme au grand manteau noir se promener dans le village avec le chat sur les épaules et un violon sous le bras. Une vraie histoire d'ensorcelés que je me disais.

On a commencé par un discours sur les inondations et les catastrophes au Chili. Je l'avais préparé et, même s'il n'y avait rien, il fallait bien le dire. Soupçonneux, les paysans écoutaient. Le film, ça été le cinéma. Quant à moi, c'était un bon film mais eux, ils se sauvaient avec leurs enfants qui pleuraient. Le ballet a débuté pour les calmer. Les gens nous ont préparé des petits lamas braisés à s'en lécher les doigts ! Nous avons distribué les couvertures, les aliments, les vêtements. Le propriétaire de l'épicerie s'est fâché. Il disait qu'on allait le ruiner. Mais les paysans étaient si contents ! Je ne sais pas d'où ils sortaient. Il en arrivait toujours... De la montagne, je suppose. Ou alors, je les ai imaginés, nous avons tellement bu. Même l'officier Fuenzalida s'est endormi. Gladys et moi, on est allé jaser près d'un portique... Il y avait des buissons tout près... Ce qu'on s'est amusé tous les deux ! Aïe, aïe aïe aïe ! Une vieille qui furetait dans le coin a failli nous attraper. Guzmán, lui, causait tranquillement avec Liliane. L'officier Fuenzalida s'est décidé à poursuivre une ballerine. Les paysans ont commencé à chanter et à danser. Gladys et moi, dans les buissons, on continuait à se bécoter et tout le reste. Mais, tout à coup, l'homme au grand manteau noir était là et il s'est mis à jouer du violon. J'ai soufflé à Gladys qu'il valait mieux s'en aller, on a sauté sur nos pieds et on s'est approché des gens. Je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à parler de la qualité des viandes et surtout des blanches... C'est que je suis timide, moi ! Mais ça a bien marché finalement. Un groupe de paysans m'a approché pour offrir un cadeau de remerciement au ministère. Hé, oui ! Vrai de vrai, Guzmán ! Rien de moins qu'un lama. Un lama au bout d'une corde. Comme un chien.

Nous avons passé la nuit là. Moi, j'étais chez Peyuco, l'homme au lama. Les femmes étaient à l'école. Alors, rien de rien avec Gladys. Le lendemain matin, on a mangé une délicieuse soupe paysanne au poulet et, dans l'après-midi, on est reparti pour Santiago.

Je ne sais pas ce qui était arrivé à Gladys mais quand je lui touchais la jambe, elle s'écartait... J'essayais bien un peu avec Liliane mais faut dire qu'on n'était pas trop à l'aise avec le lama attaché sous nos pieds et ses pattes qui remuaient comme de la volaille. J'essayais de le calmer avec des petits tapotements de mains et je frôlais les genoux de Gladys en même temps mais elle faisait comme si de rien n'était. Alors, j'ai frôlé un peu plus haut et elle s'est mise à rire comme avant. Elle m'a donné son adresse, on va se revoir à Santiago. Elle n'a pas le téléphone, je vais l'appeler au Service. Ça été rapide comme retour. L'officier n'a pas dit un mot sinon pour ronchonner que ça avait été du temps perdu alors qu'il y avait des choses importantes qui se préparaient en ville.

Ils en ont fait une tête quand je suis arrivée au ministère, mardi ! monsieur Julián... Il s'est fâché parce que j'ai amené le lama au bureau. Pourtant, beaucoup de ses clients voulaient le voir et un des nains a commencé à vendre des billets à l'entrée. Pour s'acheter des bonbons qu'il disait, le petit ! Le grand patron m'a convoqué.

— Écoute, un animal au bureau, c'est trop !

— Je ne peux tout de même pas l'amener à la pension, monsieur ! que je lui ai répondu.

Je suis allé au zoo avec l'idée de leur donner le lama. Ils en voulaient mais ils m'ont dit qu'il fallait « un acte de donation » du propriétaire.

Bon, je suis retourné au bureau, j'ai expliqué le problème au grand patron qui m'a écrit la lettre de donation. Avec toutes ces histoires, je n'ai même pas pu appeler Gladys, surtout que le lama a grignoté la poche de mon veston et l'adresse qui était dedans. Et puis, ils sont venus me sommer. C'est pas croyable ! Une sommation du Contrôleur de la République, c'était la première fois que j'entendais ça, une sommation... c'était « grave, très très grave ». J'étais en train de donner une propriété du ministère non enregistrée à l'inventaire. Ce n'était toujours pas de ma faute !

Je ne vais plus dîner au Pescado Frito avec Guzmán. On a beau essayer de faire quelque chose pour son pays... Ils disent que j'ai encore maigri. Je ne dine plus ; ça fait dix jours que je suis revenu avec le lama. Le bureau est tout sale. J'essaie de le nettoyer mais il faut bien qu'il crache, le pauvre petit...

Tu vas être au zoo bientôt, que je lui dis doucement...

J'y suis allé, ils m'avaient dit que j'étais cité à comparaître à la section « Mesures disciplinaires de la République ». Il fallait que je demande monsieur Cyrillo. Je me demande pourquoi j'y suis allé. Car ce n'était pas vrai.

C'était une plaisanterie. Il n'y avait pas de charges contre moi. Je suis rentré au bureau vers deux heures et il n'y avait plus personne. J'ai entendu du bruit, de la musique dans la salle de réception. Je suis allé jeter un coup d'œil. Ils en ont ri un coup quand je suis entré. Ils mangeaient le lama. Je ne savais pas quoi faire. À la porte, il y en a un qui m'a fait un croc-en-jambe :

— Tu vas voir, fils de pute ! Tes déductions, tu vas les avoir dans le cul !

Ils me haïssent à cause de l'horloge. Ils vont toujours me haïr. Je suis rentré chez moi et j'ai rencontré Pepe Lazo. Ça faisait des années que je ne l'avais pas vu. Il est du Sud, de Chillán, comme moi. Il m'a proposé de me lancer en affaires avec lui. Des petits sapins de Noël en plastique. On a pris un café, et puis on est allé chez lui. Les petits arbres étaient sur son lit. Et faciles à faire ! Il n'y a qu'à enrouler les rubans de plastique autour des bâtons, c'est tout. Ça vaut la peine.

Maintenant, je fais la même chose que monsieur Julián. Je poinçonne et je me mets tout de suite à l'ouvrage. C'est de l'argent en surplus. Je me suis acheté un nouveau complet. La vie est tellement chère, ces temps-ci. Lucy Varela et l'autre secrétaire sont en train d'organiser une collecte de bagues en or pour la Reconstruction nationale des militaires.

— Ces deux-là ont vite changé de chemise, vous ne trouvez pas, monsieur Julián ?

Il ne répondra pas. Absorbé par une vis comme d'habitude. On raconte tellement de choses de ce temps-là. Qu'il y a des prisonniers... Des fonctionnaires qui ont disparu... Des tortures... Moi, je ne parle plus à personne. Juste aux clients qui me téléphonent. Gladys ? Le lama ? Aider les gens ? Je ne lis même plus le journal. Je m'arrange bien à l'aise dans ma chaise... Oui, je m'arrange... Je passe mes journées à faire des petits sapins en plastique pour les vendre en décembre.

Les Compagnons de l'horloge-pointeuse,

une nouvelle de Marilú Mallet

traduite de l'espagnol par Louise Anauuil,

est parue, dans le recueil éponyme,

aux éditions Québec Amérique,

à Montréal, en 1981.

ISBN : 2-89037-081-X

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

La présente édition porte le numéro

ISBN : 978-2-89816-061-5

© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020

— 1062 —

Lecturiels

www.lecturiels.org